

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 55, Number 2, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104575ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104575ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1987). Pages de journal. *Assurances*, 55(2), 284–294.
<https://doi.org/10.7202/1104575ar>

Pages de journal

par

Gérard Parizeau

5 février 1984

284

Dans *Le Rideau rouge*, André Rousseau rappelle les trous de mémoire que certains artistes français et lui-même ont eus, à certains moments de leur carrière. Une tête qui, dans la salle, ne leur plaisait pas, une figure qui prêtait à rire et, soudain, l'acteur avait un blanc de mémoire contre lequel il n'y avait rien à faire. Il cite le cas de Suzanne Flon, de Gaby Morlay, de François Perrier, des meilleurs de ses interprètes.

Cela me rappelle certains cours donnés aux H.É.C. Tout à coup, je butais sur un mot. Pour éviter le blanc de mémoire, j'employais une longue périphrase. Comme est curieux le fonctionnement de cette mémoire souvent infidèle, au fur et à mesure qu'on avance en âge. Les noms, les chiffres et les dates, un jour, m'ont joué des tours. Certains disent qu'il faut forcer sa mémoire ; d'autres plus sages, à mon avis, attendent que d'elle-même, elle consente à donner ce qu'on lui a demandé. Avec l'âge, il faut se résigner à avoir recours aux amis, parfois. Mais, comme on peut se sentir humilié de ne pouvoir évoquer tel nom ou telle circonstance, jusqu'au moment où, d'elle-même, la faculté nous fournit ce que nous lui demandions avec insistance.



Est bien curieux également le phénomène de la monnaie, auquel on assiste en ce moment. La balance commerciale des États-Unis n'a jamais été aussi élevée et le déficit budgétaire aussi grand. Or, le dollar américain continue de monter un peu partout, surtout en Europe ; le franc français, en particulier, en pâtit beaucoup. Or, le dollar américain continue de rester le standard mondial pour le pétrole et les matières premières. Tout va, à mon avis, cul par-dessus tête : la Bourse est très active, la cote monte régulièrement. On n'y comprendrait rien, si l'on ne savait qu'avec les élections aux États-

Unis, on cherche à donner à la vie économique le meilleur éclat possible, en tenant compte que l'on est parvenu à diminuer le taux d'inflation et que, malgré cela, le dollar américain reste très élevé à l'extérieur. Pendant combien de temps tiendra-t-il le coup ? On ne le sait pas encore, même si les pays européens demandent à cors et à cris que le dollar américain soit sinon dévalué, du moins qu'on accepte qu'il diminue de valeur, par rapport aux autres.



On vient de me confirmer que j'ai été nommé chevalier de la Légion d'honneur, comme je l'ai noté précédemment. On ne sait pas encore, cependant, si la remise de la croix aura lieu en France. Pour moi, je préférerais qu'elle le soit à Montréal ou à Ottawa chez le Consul général ou chez l'ambassadeur, dans cet immeuble que mon frère Marcel a contribué à élever. Il était associé, pour cela, à l'architecte Baudoin et à Antoine Monette. J'ai conservé une photo de la bénédiction de la première pierre, à laquelle assistaient les trois architectes, l'entrepreneur, l'ambassadeur et le premier ministre, M. William Lyon Mackenzie King. Depuis, le quartier est devenu très agréable parce qu'on a démoli un certain nombre d'immeubles assez laids. C'est d'ailleurs en tenant compte de cela que l'ambassade française avait été construite à cet endroit. Elle a actuellement comme voisin l'immeuble que l'on met à la disposition du premier ministre du Canada pendant qu'il est à la tête du parti et du gouvernement.

285



De temps à autre, on annonce le départ prochain de M. Trudeau qui, affirment les journalistes, voudrait, enfin, avoir la paix. Il a acheté la maison que M. Ernest Cormier a construite sur l'avenue des Pins. C'est un fort bel immeuble qui contenait, entre autres choses, la bibliothèque de M. Cormier. Pour éviter qu'elle ne fût abîmée par le soleil ou la lumière, la pièce était sans fenêtre : elle n'était éclairée que par la lumière venue du plafond. M. Cormier y avait un atelier de reliure, des ateliers divers pour les travaux de mécanique auxquels il se livrait et, enfin, d'abondantes collections de gravures, d'aquarelles auxquelles il s'adonnait durant ses moments de loisir. Marchand et lui ont laissé derrière eux les immeubles les plus intéressants à Montréal, comme la chapelle du Grand Séminaire, la maison-mère des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, la prison de

Bordeaux, le nouveau palais de justice et l'Université de Montréal. À Ottawa, Ernest Cormier est l'auteur de l'immeuble de la Cour suprême, majestueux et convenant bien au tribunal supérieur qu'il abrite.

Les deux ont sûrement été parmi les architectes anglophones ou francophones les plus intéressants.



286

À son retour d'Europe, mon frère Marcel se vit offrir une situation par Ernest Cormier, qui appréciait son goût et son métier. L'offre était valable, mais en l'acceptant, Marcel entra dans le sillage d'un architecte connu, ce qui l'aurait empêché de percer plus facilement. Il décida de s'associer avec Antoine Monette et avec le père de celui-ci comme conseil. Ainsi, la question du loyer et des frais de consultation, en matière de technique, était réglée. Malheureusement, la construction n'avait pas encore repris et il lui fallut attendre quelques années avant d'avoir des contrats. Dans l'intervalle, il fit des plans pour les deux frères Jarry, dont la maison était à côté de la nôtre, avenue Glencoe. Il en fit également pour la maison de M. Maurice Corbeil, à Boucherville et pour une piscine destinée au collège des Jésuites, rue Bleury. Ceux-ci ne l'ont jamais fait exécuter, car les bons pères ont décidé de vendre leur terrain.

Marcel fit, enfin, des tracés d'urbanisme pour la ville de Montréal, ce qui posera la question de savoir s'il était l'employé de la ville ou à son propre compte, quand le moment vint de déterminer l'impôt sur sa succession. Le montant était faible, mais il y avait là une interprétation que je dus faire établir. Il agissait, en effet, à titre de conseil et non à titre de fonctionnaire.

Pour moi, le problème n'était pas indifférent parce qu'il s'agissait d'obtenir le plus possible de la clientèle pour permettre à ma soeur de construire sa maison de Sainte-Adèle. Elle n'y a vécu que quelques années, mais elle l'aimait. Pour elle, le séjour à Sainte-Adèle était vraiment agréable parce qu'elle y retrouvait ses amies et ce Centre d'art auquel elle commençait à s'intéresser avec Mlle Pauline Rochon.

6 février

J'ai reçu une lettre très aimable du père Legault, à qui j'avais envoyé un exemplaire de mes *Pages de Journal*, à l'occasion du décès de son frère. Ils étaient très liés, l'un et l'autre. Aussi, ai-je eu l'impression d'avoir fait une bonne action, en faisant l'éloge d'un homme qui a rendu tant de services à la cause du théâtre et des jeunes à Montréal. Le curé de Saint-Germain en a été touché. Il me l'a dit dans une lettre qu'il m'a adressée à Nice. Comme je crois lui avoir fait plaisir, je lui enverrai les *Pages* de 1980, qui paraîtront bientôt. Une fois de plus, je me suis laissé aller. Je trouverai en lui, je pense, un ami de mon journal, en même temps qu'un critique. Il me signale, par exemple, que l'évêque de St-Jérôme, de qui dépend le chanoine Grand-Maison, est Mgr Valois et non Mgr Hubert, comme je l'ai écrit. Je corrigerai, si je me décide à fondre les numéros déjà parus en deux ou trois volumes. Le premier date de 1969 ; ce qui commence à faire un dossier substantiel.

287



Je disais à mon ami Jacques Baudry, avec qui nous sommes allés déjeuner à Mougins, derrière Cannes, que j'allais recevoir la Croix de la Légion d'honneur. Il m'a signalé que si la décoration gardait son prestige, on a créé, à côté, un Ordre du Mérite pour éviter que le nombre de membres ne soit trop grand.

Jacques Baudry a trouvé, dans sa retraite, tout le plaisir qu'il en espérait. Je craignais que se trouver devant rien d'officiel ne soit bien dur pour lui. Mais pas du tout, il semble avoir organisé sa vie en conséquence ; je fais enfin ce que je désire, me dit-il.

Pour moi, ce sera plus dur, car le travail et le bureau restent mon grand secours contre l'ennui qui me guette. Il faudrait que je trouve autre chose pour tenir le coup.



La première étape a été de devenir président d'honneur du groupe ; la seconde sera de me trouver un remplaçant pour la direction de la Revue. Car je ne pourrai indéfiniment trouver les articles, les préparer pour l'impression et y voir, même avec la collaboration d'excellents secrétaires de l'administration et de la rédaction. Ceux-

ci sont de très bons collaborateurs. À mon retour, je devrai résoudre le problème sans plus de retard.



Au sujet de la Revue, je note le plaisir que deux de mes petites-filles m'ont causé en m'envoyant des articles, l'une sur une question de droit et l'autre sur la bioéthique : sujet nouveau, plein d'embûches.

288



Robert m'a confirmé par téléphone que l'Université de Montréal m'accordera un doctorat *honoris causa* en mai prochain. Je suis à la fois honoré et enchanté de ces témoignages qui me sont rendus ; bien tard, il est vrai, mais la sagesse populaire nous enseigne qu'il vaut mieux tard que jamais. J'avoue en toute simplicité que si les H.É.C. n'étaient pas intervenues, j'en aurais eu quelque peine, après le geste de York University et de l'Université Laval.



En revenant de la poste, j'ai aperçu chez le libraire *Siegfried et le Limousin*, en édition de poche. Si je me rappelle bien, le livre a paru chez Grasset en 1922. J'en ai été enchanté. Je vais pouvoir me rendre compte du jugement rendu par un homme qui relit un livre soixante ans après. J'y faisais allusion récemment dans mes *Pages de Journal*.

Je suis un peu dérouté. Peut-être ai-je abordé le livre dans un esprit nouveau ou en ai-je gardé un souvenir trop élogieux.



8 février

On ne s'étonne plus de rien : les terroristes continuent leur infernale sarabande. À deux jours d'intervalle, deux hommes politiques en vue ont été abattus à Paris. À Paris toujours, on s'est attaqué à l'ambassadeur des Émirats.

Paris deviendrait-il imprudent à fréquenter avec ces querelles politiques qu'on y vide, comme le feraient les membres d'une mafia qui frappe quand elle veut ou le peut, quels que soient le pays ou le

lieu, quelle que soit la cause. Ainsi, des Arméniens tuent des Turcs à Paris, pour attirer l'attention du monde sur le génocide commis en Turquie au début du siècle. En procédant ainsi, on ne se préoccupe pas du tout des victimes que l'on peut faire, quels que soient leur intérêt direct ou l'absence d'intérêt dans le conflit.



Deux hommes sont lancés en orbite autour de la Terre. Dans un « fauteuil volant », ils vont à la vitesse de 28,000 kilomètres à l'heure. Après quelques gambades, ils réintègrent le satellite qui les transporte dans les airs.

289

De la Terre, on assiste à tout cela avec à peine de l'étonnement, tant, depuis quelques années, on nous a fait voir des choses extraordinaires, réalisées aussi bien par les Russes que par les Américains.

Ce qui est prodigieux également, c'est que les appareils photographiques nous permettent de suivre sur l'écran toutes ces choses vraiment merveilleuses. Malheureusement, on s'y fait vite et on regarde de façon presque distraite les satellites qu'on lance dans les airs et ces hommes à qui on fait faire des choses tout à fait prodigieuses, dont on ne s'étonne même plus, tant le voyage dans l'espace est devenu courant.



Un homme politique donne des chiffres ayant trait à la situation économique. Il est contredit par un adversaire. Celui-ci affirme que les chiffres sont faux et qu'il induit la population en erreur. Le premier donne ses sources : *Statistique Canada*. Or, S.C. est censé donner les chiffres officiels. Le premier a raison, mais ce qui est terrible, c'est que, trop souvent, l'auditoire a tendance à donner raison à celui qui accuse. C'est un peu comme certains journaux qui corrigent, dans un numéro subséquent, une accusation faite par un de ses journalistes. Il est trop tard, car souvent le mal est fait. En effet, on a tendance à accorder au second la préférence, puisqu'il affirme. Trop souvent, on ne voit pas la mise au point ou encore on ne veut pas la voir. Le journal a une force de conviction qui n'est dépassée que par la radio ou la télévision, c'est-à-dire le son ou l'image. C'est ce qui donne une telle importance à la caricature ou à la nouvelle lancée un peu à tort ou à travers, même si on emploie, pour l'exprimer, le con-

ditionnel ou encore une phrase comme celle-ci : « On nous dit que. . . »

Or, le premier orateur n'avait pas dit : « La situation économique s'améliore », mais : « Selon ***, la statistique indiquerait une situation meilleure ».



290 Germaine et moi sommes retournés à l'Opéra de Nice où l'orchestre symphonique donnait un concert. Il aurait fallu un meilleur orchestre pour faire valoir les oeuvres touffues et bruyantes qu'on nous a présentées. Comme le disait le critique musical de *Nice-Matin* le lendemain, il faudrait donner encore six mois à l'orchestre avant de se faire une opinion.

En écoutant l'orchestre, on ne pouvait s'empêcher de le comparer à celui que Mme Athanase David avait mis sur pied à Montréal, il y a longtemps, à l'époque où son mari était ministre dans le Cabinet Taschereau. Grâce à un effort de plusieurs années, Mme David a réussi quelque chose de vraiment intéressant, avec l'aide de M. Wilfrid Pelletier et des chefs d'orchestre qui se sont succédé, jusqu'au moment où il fut possible de rendre les pièces les plus difficiles. Je ne sais pas quand le nouvel orchestre de Nice sera au point. Pour l'instant, il faut le prendre tel qu'il est.



En France, en ce moment, deux choses passionnent le public : la politique et le sport. C'est dommage, car dès qu'on parle d'autre chose, l'intérêt revient. Hier soir, trois journalistes en vue interviewaient Monsieur *** à la télévision. Visiblement, on cherchait à le faire passer pour un raciste, un esprit étroit, un homme d'extrême droite ; bref, quelqu'un à abattre. J'ai aimé la manière dont il s'est défendu contre tout ce monde déchaîné. Comme, au Canada très souvent, si l'on n'est pas entièrement de la gauche, si on ne partage pas entièrement les idées de l'intervieweur, celui-ci essaie de multiplier les chausse-trappes. Je déteste cette manière de faire. J'aime entendre celui qui ne cherche pas à convaincre l'interviewé de ce que lui veut entendre.

*** se défendait bien et souvent avec un sourire. Une fois, il a perdu le contrôle de ses nerfs. Ce qui ne veut pas dire que, Français,

je me joindrais à son groupe, pas plus qu'au Canada, je n'ai accepté de faire partie d'un groupe quelconque. Je l'ai dit déjà ; je veux conserver le droit de penser et d'agir à ma guise. Il est curieux qu'on ne puisse pas se faire accepter ainsi.



Un peu partout en France, on renvoie une partie du personnel. Chez Citroën, annonce le journal, on supprime 3,500 emplois. Il est pénible de le constater. Mais comment veut-on, dans n'importe quel pays, faire face à la concurrence autrement ? En diminuant le salaire au Canada, on a pu obtenir que les syndicats l'acceptent ; réduire les heures de travail, mais en quoi la situation en sera-t-elle meilleure, si l'on garde la même échelle de rémunération ? Fermer les portes de toute entreprise dont le salaire moyen est trop élevé, c'est cela qu'il faut éviter. Quand on est à la direction d'une entreprise, on est étonné de constater le nombre de gens qu'il faut renvoyer parfois.

291

Il y a là un problème très sérieux, qui se pose autant en France, en ce moment, que dans les autres pays européens ou au Canada. Existe-t-il derrière le rideau de fer ? C'est ce que l'on ne sait pas.

En deçà du rideau de fer, on a accepté une population étrangère considérable que l'on ne peut absorber petit à petit, maintenant que l'activité a diminué. En France, le problème est particulièrement grave, car il oppose les nationaux aux étrangers. Ainsi, parmi les chômeurs que l'on renvoie, qui doit-on expédier : les Français ou les Maghrébiens ?

Par ailleurs, un autre problème se pose qui est non moins grave. Il semble que l'Italien s'adapte dès la deuxième génération, tandis que l'Arabe est difficile à intégrer. Groupés dans un même quartier ou dans une même rue, ils créent la même atmosphère que les Portoricains ou les Cubains de New-York et les Noirs de Londres.

Hier soir, à *Antenne II*, on nous a donné une idée assez précise de la nature et de l'étendue du problème.

Au Canada, nous n'avons pas encore une situation semblable. Sauf que, dans la province de Québec, les étrangers tentent d'apprendre l'anglais plutôt que le français. Mais la difficulté surviendra avant bien longtemps, si l'on continue de laisser entrer les Turcs, les Asiatiques, les Africains, etc.

Le problème est grave en France, comme dans les autres pays européens à l'ouest du Rideau de fer. On a laissé venir les populations étrangères que l'on a acceptées, à un moment de grande activité économique. En France, la question prend surtout la forme des Maghrébiens, venus s'installer en France depuis une vingtaine d'années. On leur offrait alors du travail plus ou moins bien rémunéré ou des tâches dont les Français ne voulaient pas. Ils sont venus en foule, se sont installés, ont envoyé leurs enfants à l'école, mais avec la hausse du chômage, ils deviennent indésirables. Certains pays comme la Suisse en ont renvoyé un très grand nombre dans leurs pays. En France, dans certaines entreprises, on compte jusqu'à un tiers d'Arabes, devenus membres des syndicats. Ils ont trouvé du travail, se sont groupés. Se rendant compte qu'ils ne sont plus les bienvenus, ils opposent une résistance qui, à certains moments, est devenue dangereuse par son caractère même. Or, le problème se pose non seulement à Marseille, mais sur toute la Côte, à Paris et dans les villes du nord. Nice également a un nombre considérable d'étrangers, qu'elle a accueillis dans des H.L.M.



De son côté, l'entreprise a des difficultés auxquelles elle doit faire face. Un moment vient où, la vente diminuant, où la mécanisation augmentant, il y a un excédent de personnel. Il faut le renvoyer, si l'on veut que l'entreprise reste en vie. Par ailleurs, encore une fois, qui va-t-on renvoyer ? Les étrangers que sont les Maghrébiens ou les Français qui habitent leur pays ? Faut-il dire que les syndicats prennent fait et cause pour les Arabes que l'on a fait venir ou que l'on a accueillis, à un moment donné.



Mme Jeanne Sauvé a accepté le poste de gouverneur général du Canada. C'est la première femme à remplir ce poste. Intelligente, jolie, élégante, ayant l'habitude de parler en public, elle remplira sûrement sa fonction de façon intéressante. Par malheur, au cours d'un voyage en Russie, elle aurait contracté un microbe tenace qui l'a tenue longtemps dans un état de grande faiblesse. En toute sincérité, je souhaite qu'elle puisse s'en débarrasser et qu'elle soit en mesure de remplir son nouveau poste. Députée, puis ministre, elle a aussi été présidente de la Chambre des Communes.

Sa carrière politique a été féconde. Elle est un exemple des services que la femme intellectuellement bien formée peut rendre dans un milieu dur, mais qui accueille favorablement les êtres doués et que le travail ne rebute pas.



Précédemment, je notais que si l'on laissait entrer les étrangers dans notre pays en aussi grand nombre, on aurait bientôt un problème. Car il n'y a pas que ceux qui entrent licitement ; il y a surtout ceux qui invoquent, à tort ou à raison, le droit à l'asile politique, s'installent et ne veulent plus partir, quand on veut les reconduire à la frontière.

293



Dans l'autobus qui nous ramenait de Biot à Antibes, il y avait un groupe d'enfants bien nourris, mais aussi tapageurs et batailleurs que les nôtres. Il va falloir être patient pour ne pas être agacés rapidement. C'est le raisonnement d'un vieux monsieur qui a élevé sa famille, pensera-t-on, mais dont le système nerveux a vieilli lui aussi.

J'admire certains de nos amis qui ont dû s'occuper de leurs petits-enfants, après avoir élevé une famille. Ils avaient sans doute la patience voulue, mais leur état de santé faisait que, certains soirs, ils devaient être bien fatigués, après avoir passé la journée en la compagnie de petits êtres turbulents. Je les admire, tout en pensant que je ne pourrais en faire autant.

15 février

Cette année, on fête le centenaire du carnaval de Nice. Les défilés et les batailles de fleurs attirent, chaque année, des foules nombreuses. Et cependant, le spectacle est toujours le même.

Cette fois, on a ajouté des concerts de musique moderne et un symposium sur Nice, qui a eu lieu en partie à l'université et en partie à la galerie des Ponchettes. Si les défilés ne m'attirent guère, j'assisterai sans doute aux conférences sur le grand philosophe allemand qui a vécu à Nice, rue Saint-François-de-Paule. Une plaque y rappelle son souvenir. Un peu plus tard, à l'Opéra, on donnera une série de manifestations consacrées à son souvenir. Des conférences, un

concert même où on jouera de la musique qu'il a composée pendant sa jeunesse.

À Nice, c'est ce que Germaine et moi aimons, c'est-à-dire ce mélange de fêtes populaires, de conférences, de concerts et de travaux divers qui nous permettent de mieux connaître la région et les gens qui y ont vécu durant leur vie ou pendant un moment quelconque.

16 février

294 Hier soir, on a donné, à *Antenne II*, le *Dialogue des Carmélites*, de Georges Bernanos. Germaine avait entendu la pièce à Paris, il y a plusieurs années. En écoutant le texte télévisé, elle m'a dit que l'auteur du scénario a apporté quelques modifications à la pièce. Quoi qu'il en soit, le père Bruckberger a laissé l'essentiel. Le texte est dur. Il y a, d'une part, une professe inquiète, affolée par les événements, troublée par tout ce qui s'annonce ; elle vote contre la communauté au moment où la supérieure demande à ses soeurs s'il faut s'incliner, comme l'exige le comité du salut public, ou adhérer pleinement à la règle du couvent. Seule, elle se prononce contre. Mêlée à la foule au moment de l'exécution des soeurs du Carmel de Paris, elle décide de monter elle-même sur l'échafaud. Sa tête roule dans le panier qui a reçu les restes des religieuses qui l'ont précédée.

Quelles scènes pénibles, mais aussi quelle belle pièce !